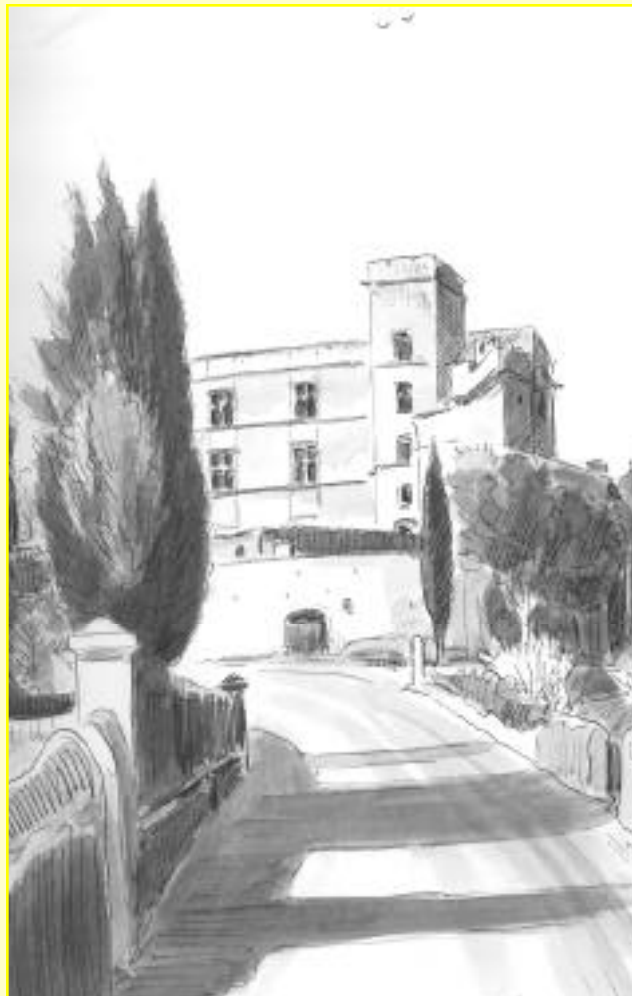


Yvan Pranishnikoff

Lou Castellás



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

Ivan Petrovitch Pranishnikoff était un peintre et illustrateur russe qui après des pérégrinations en Europe et en Amérique du Nord, s'était installé en Camargue, aux Saintes-Maries-de-la-Mer.

Biographie succincte

- 03 Mai 1841, naissance dans la région de Kursk, en Russie occidentale, de parents aristocrates.
- 1851, pensionnaire dans un lycée de Varsovie.
- 1858 étudie la peinture, à l'Académie Saint-Luc, à Rome.
- 1860, engagé aux côtés de Garibaldi, il couvre pour le périodique l'*Illustration* la guerre d'indépendance du Monténégro.
- 1862-1866, effectue un cycle d'études picturales en Italie.
- 1867, retourne en Russie, à Moscou, à Kayan, où il exerce la profession de professeur de dessin, dans un collège de jeunes filles à Ekaterimbourg. Durant ce séjour en Russie il a également été ouvrier dans une entreprise de télégraphie et sculpteur sur bois.
- 1871, débute un séjour au Canada.
- 1874, se marie à Québec.
- vers 1875, il s'installe à New York.
- 1879 ou 1880 s'installe à Paris. Il intègre la "*Société d'aide mutuelle et de bienfaisance des peintres russes de Paris*. C'est à cette époque qu'il rencontre Ivan Tourgueniev.
- 1882, début de ses séjours aux Saintes-Maries-de-la-Mer.
- 1887-1894, se rend tous les étés en Russie, en tant que peintre officiel du ministère de la guerre d'Alexandre III, empereur de Russie.
- 1899-1900, s'installe définitivement aux Saintes-Maries-de-la-Mer.
- Fréquente les félibres provençaux, participe aux activités des gardians camarguais et s'intéresse à la préhistoire locale.
- 1904, intègre dès leurs créations la Société Préhistorique de France, et la Société Archéologique de Provence.
- 16 Avril 1909, meurt aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Il a 68 ans.

Ivan Pranishnikoff découvrit la Camargue et le village des Saintes-Maries-de-la-Mer vers 1881-82. Vraisemblablement, il tomba sous le charme de cette région qui, il y a un siècle, était encore sauvage. Jusque vers 1900, il s'y rendit régulièrement, avant de s'installer définitivement dans le village des Saintes Maries.

Installé en Provence, il fréquentait activement les félibres. Le Félibrige est un mouvement fondé, le 21 Mai 1854, à vocation littéraire, ayant pour principale préoccupation le renouveau linguistique et culturel de la Provence puis par extension de tout le midi de langue d'oc.

Ivan Pranishnikoff fut suffisamment enthousiasmé par ce mouvement pour apprendre le provençal, et traduire des poèmes de Tourgueniev dans la langue de Mistral.

Il publia également un conte original "Lou Vieil Castellas".

L'archéologie et la préhistoire au début du siècle.

Ivan Pranishnikoff s'est intéressé à l'archéologie, et particulièrement à la préhistoire, vers les années 1890-95.

Rappelons que la préhistoire était, à la fin du XIXème siècle une science très récente. On la fait commencer, traditionnellement, en 1859, suite à l'acceptation par la communauté scientifique de l'idée de la haute antiquité de l'homme, bien au-delà des 6000 ans avant J.-C. rapportés par le récit de la Genèse, grâce aux travaux de Jacques Boucher de Perthes exposés dans ses "Antiquités celtiques et antédiluviennes ". C'était également dans ces années là que Darwin avait exposé ses théories sur l'origine des espèces.

Rapidement la nouvelle discipline archéologique s'était structurée. Les bases d'une chronologie préhistorique, appuyée par les nouvelles découvertes de sites dans les années 1860-1880, furent proposées par Gabriel de Mortillet en 1872. Cette chronologie ne sera remise en cause qu'au début du XXème siècle et les termes employés pour désigner les périodes sont encore utilisés de nos jours : Solutréen, Magdalénien, Moustérien, etc.

La société Préhistorique Française. (Société Préhistorique de France jusqu'en 1910).

Une anecdote rapporte que l'idée de créer la Société Préhistorique de France, afin de regrouper les amateurs de préhistoire, serait venue à quelques amis, Anfos Martin, instituteur à Bonnieux, Marc Deydier, notaire de Cucuron, Ivan Pranishnikoff, le docteur Paul Raymond et Albert Moirenc, agent cantonal de Bonnieux, alors qu'ils fouillaient la Baume-des-Peyrards à Buoux (Vaucluse) durant l'été 1903.

A partir de 1905, la Société Préhistorique de France créa les Congrès Préhistoriques de France. Ceux-ci donnaient lieu à de nombreuses communications ainsi qu'à des excursions dans la région où ils se déroulaient. Ivan Pranishnikoff participa à toutes les sessions et toutes les excursions jusqu'à sa mort. Il apparaît sur les clichés où il pose en compagnie des autres congressistes lors des sessions de Périgueux en 1905, Vannes en 1906, Autun en 1907, et Chambéry en 1908

A l'occasion du congrès de Chambéry, il fut nommé officier d'académie, avec une dizaine d'autres participants dont son ami Marc Deydier.

Les rares publications d'Ivan.

Ivan Pranishnikoff publia peu, par modestie semble-t-il. Comme nous allons le voir plus loin, c'est son activité de prospecteur qui est remarquable.

En collaboration avec le docteur Paul Raymond, préhistorien parisien fouillant dans le Sud de la France, Ivan Pranishnikoff a publié dans le Bulletin de la Société Préhistorique Française,

- Les pierres à cupules et à gravures préhistoriques du Castellet près d'Arles.

Tous deux étaient intrigués par les gravures que l'on peut observer sur les dalles des quatre allées couvertes néolithiques de Fontvieille, à proximité d'Arles.

Ils écrivirent par la suite, dans la Revue Préhistorique en complément de cet article,

- La divinité de la grotte des fées près d'Arles.

Cet article présente une gravure située dans l'allée couverte de La Source qu'ils interprétaient comme la représentation d'une divinité funéraire néolithique.

En 1907, dans cette même revue Pranishnikoff publia un article sur

- Les gravures du menhir de Congéniès", et en 1909, un autre intitulé

- Contribution à l'étude des pétroglyphes en France,

Une présentation de mégalithes ou pseudo-mégalithes du Var et du Gard dont un grand nombre est représenté dans ses albums photographiques. Ces quelques publications témoignent d'une interrogation concernant les gravures et les mégalithes néolithiques.

Un prospecteur infatigable.

C'est en se promenant dans les garrigues languedociennes et provençales qu'Ivan Pranishnikoff réalisa un travail plus intéressant encore que ses publications.

D'un naturel curieux, il visita, bien souvent à bicyclette, les sites présentés par les auteurs du XIXème siècle comme des habitats celtiques, terme qui définissait, à l'époque toutes les périodes antérieures à l'arrivée des romains en Gaule.

Son intérêt pour ces sites semble être double.

Tout d'abord, ces sites situés dans un cadre naturel préservé offraient une vision intéressante d'un pur point de vue esthétique. Ensuite, il y cherchait évidemment des témoignages de l'activités de nos ancêtres qu'il appelle les hommes primitifs.

Lorsqu'il en avait l'occasion, il ramassait au sol du matériel archéologique, tessons, silex, etc... A l'aide d'une boussole, de sa canne et d'un niveau à bulle il reportait sur les cartes d'Etat-Major les coordonnées géographiques des sites.

Enfin il réalisait des clichés photographiques qu'il réunit dans une collection de trois albums.

Lorsque ses confrères préhistoriens prirent connaissance de ses travaux de prospecteur, ils le pressèrent de rédiger des notices en complément de sa documentation.

La photographie, l'un de ses outils d'observation.

Faire des photographies, dans les années 1895-1905 n'était plus un exploit technique.

L'invention de la photographie date officiellement de 1839 et tout au long du XIX^{ème} siècle des inventeurs successifs améliorèrent les possibilités d'utilisation de la photographie. Les temps de poses diminuèrent, les optiques furent plus lumineuses et le matériel de prise de vue moins volumineux.

Le procédé utilisé par Ivan Pranshnikoff est appelé gélatino-bromure d'argent. Inventé en 1880, il révolutionna l'utilisation de la photographie. En effet il permettait des temps de pose très courts, un matériel de prise de vue transportable dans une mallette, que ce soient les chambres photographiques à soufflet ou les "Brownies" de Kodak, petits appareils photos qui auraient pu (presque) tenir dans une poche.

L'autre intérêt de ce procédé est qu'il permettait d'acheter des plaques négatives toutes prêtes, de réaliser ses clichés et de les ramener à développer chez un photographe professionnel. C'est-à-dire comme nous actuellement (exception faite des procédés numériques évidemment). Les pellicules vendues dans le commerce de nos jours sont également conçues selon ce procédé au gélatino-bromure d'argent.

La fin du XIX^{ème} siècle voit donc se développer l'essor de la photographie d'amateur. Si les images produites peuvent parfois décevoir en terme d'esthétisme, les sujets des clichés sont infinis. Ces mêmes clichés sont devenus des documents de premier ordre pour les sociologues, les historiens, les géographes, etc....

Les archéologues avaient été parmi les premiers à bénéficier des progrès de la photographie. Tous les ouvrages d'histoire de la photographie évoquent les liens étroits entre la photographie et l'archéologie dès le jour de son annonce officielle. L'archéologie, notamment, peut en bénéficier au plus haut point.

L'intérêt du procédé au gélatino-bromure d'argent pour les archéologues comme Ivan Pranshnikoff et ses confrères fut de leur permettre, comme pour les érudits d'autres disciplines, de produire un plus grand nombre d'images concernant leurs recherches. Ils se les faisaient parvenir, par courrier ou par le biais des sociétés auxquelles ils appartenaient.

Ainsi les préhistoriens vendéens comparaient les tumuli de leurs régions avec ceux d'Alsace et vice-versa. J'ai par exemple trouvé des clichés d'un archéologue de Grasse, Paul Goby, qui était un ami d'Ivan Pranshnikoff, à Grasse, Arles, Nîmes et Paris.

La collection de clichés réalisée par Ivan Pranishnikoff intéressa particulièrement ses confrères par l'étendue géographique qu'elle couvrait, depuis l'Hérault jusqu'à la vallée de l'Argens dans le Var. Les thèmes de ses clichés étaient en majorité les oppida, mais également les habitats troglodytiques et les mégalithes. Un tel travail n'avait à l'époque jamais été réalisé et cela méritait et mérite encore aujourd'hui d'être signalé.

Des clichés devenus aujourd'hui de précieux témoignages.

Ses clichés intéressèrent donc au plus haut point ses confrères archéologues. Malheureusement pour ces derniers, après le décès d'Ivan Pranishnikoff (Avril 1909), les albums de photographies disparurent. Lors du Congrès Préhistorique de Nîmes, en 1911, les organisateurs les cherchèrent en vain afin de les exposer.

C'est pourtant à la lecture d'une note signalant cette disparition:

- Cet album, d'un grand intérêt pour nos études, n'a pu être retrouvé, malgré les recherches qu'a faites sur nos instances Mme Vve Pranishnikoff. Ce serait une perte regrettable.

Ils sont conservés dans un établissement public qui, je l'espère, me permettra de publier son nom dans ces pages et d'y reproduire les clichés. En attendant, j'ai fait une carte où sont indiqués les sites photographiés, ce qui vous donnera une idée de l'étendue géographique de ses prospections.

Guillaume Longuenesse

Lou vièi castelas

(Legèndo)

(A mi bons amis de Grasso)

Les légendes sont les parfums des fleurs du souvenir.

I'a en quauco part, entre lou Rose e lou Var, entre la Durènço e la mar, uno valado estrecho que s'esperlongo, de soulèu en soulèu. Decimo sòuvertò, abouscassido, l'ensarron dins si ple negrejan. Sus un piue escalabrous que s'enanço dins la plano, un castèu desvalabra apouncho vers li nivoulas si rouino agudo.

I'a quàuquis an, en fasènt mis escourregudo à la recerco di liò ounte trevavon nòsti rèire preïstouri, mountèrre au Castelas. De ràri pan, de muraio merletado encaro drecho, de pèiro amoulounado sus lou trescamp souvertous; d'àutri pèiro s'abousounant dins li lau:iho; plus rèn. Mai la visto d'eïlamoundaut es superbo. Au pèd dóu roucas. esfraious, l'innènso planuro ensouleiado, fai lusi lou riban de soun pichot riéu d'argènt, que s'avalis dins li lienchour sereno. Armouniousamen, de colo, e de colo, mounton de tout caire. Regardo que regardaras, noun se vèi à l'entour que piue e coumbo. A l'avalido, d'àuti cimo bluiejon apereïlalin, mentre que darrié lis estrèmi raro de l'ourizoun, liuen., bèn-liuen devers l'Uba, banejo la blancour blavo de la nèu dis Aup.

Mis iue sadou de vesïoun, ablasiga dóu soulèu, las, abrama de set, courreguère autant lèu que mi cambo me voulien pourta, vers un maset qu'au pendis dóu planestèu vesïéu s'escoundre à l'oumbro de grand platano. I'atrouvère uno vièio assetado davans soun oustalet, que sarcissié de pichot debas. Après li coumplimen d'usage e uno longo vesito au pous:

- S'acò vous fai pas mai, ié venguère, me pausarai un pau aquito, souto vòstis aubre.
- Siguès lou bèn-vengu, moun brave moussu, me respoudeguè en me regardant amistadousamen.

Crese que, beléu, dins touto ma vido, jamai aviéu vist uno femo de soun age tant poulido e avenènto. Souto soun fichu negre, soun péu semblavo d'argènt, sis iue èron jouine e blous dins sa caro frounsido, e la bounta esclaravo soun bèu visage tout entié.

Quand aguerian proun charra de causo e d'autro:

- Poudrias-pas me dire, mamet, quau avié basti lou castelaras qu'es eïlamoundaut?
- Aquéu que l'avié basti, me respoudeguè sournò, n'a pas gaire joui. E s'es vrai çò que dison li gènt, Diéu ague pieta de soun amo.
- Ah! ié faguère forco interessa, se me lou voulias counta, me farias tant plesi!

E la bono vièio:

- Aco 's pas difficile. Vaqui ço qu' ai entendu de mi grand, quand ère pichoto. Amor que voulès que vous lou digue, escoutas:

Dóu tèms di guerro e di batèsto, di brigandage e dis incèndi, quand li brunas Sarrasin èron pertout e en-liò, quand lou paure mounde sabié pas se coucharié deman monte avié coucha la vèio, un Baroun em' uno pichoto troupo venguè dins noste país e faguè basti, sus aquèu mourre, lou castèu qu' aro n' en vesès li rouino. Ero un oumenas ferouge, crudèu e rabinous. Jamai la mendro pieta pèr li malurous, jamai uno bono paraulo pèr degun, rèn que rene e blasfème. E tóuti si gènt valien pas miés.... bélèu èron pire.

Mai coume de fes, pèr cop, d' asard, uno paloumbo pòu treva un nis de vipèro, uno chatouno, mai que bello e bravo, touto jouineto, vivié au mitan d' aquelo chourmo de malandrin. Ero la sorre dóu Baroun. Pèr elo, pèr elo souleto, la caro abarbassido de soun fraire sabié de-fes sourire; pèr elo souleto moulavo soun cor de pèiro. E tant vau dire, elo èro lou soulèu d' aquelo niue.

Un vèspre, lou Baroun emé sis ome estènt desempièi quàuqui jour parti pèr cerca aventuro, la bello damisello, assetado au fenestroun, esperavo soun retour. Quand dins la roucassiero d' abas, veguè, i darrié rai dóu jour, briha lis armaduro e flouteja lou gounfaloun de soun oustau, courreguè lèu au pourtau, lou faguè desbarra, e coume uno jouino cabreto, s' abrivè à la rescontro de soun fraire.

S' endevinèron sus la plato-formo que i' avié davans li bàrri. Entre qu' aguè vist aquéli qu' esperavo, la pichouneto s' aplantè estounado e ravidò. De-coustat de soun fraire, sus un superbe chivau andalous, negre coume la niue, un jouvènt la regardavo de sis iue de faucoun. Uno courto barbo en pouncho encadravo sa caro bronzado. Soun nas èro fin e regulié subre lou vermeioun di labro. Mai ço qu' avié de mai bèu, èro sis iue sout de ciho de sedo, long e recourba. Pourtavo un riche arnès tout damasquina d' or e d' argènt, e li dos plumo de pavoun sus soun cimié pounchu, en boulegant à l' auroto, semblavon dos baneto de guèspo. Tout soun biais èro requisit e elegant. Pèr tout dire, aquel estrangié retrasié autant i gènt qu' elo avié enjusqu' alor couneigu, que la noblo bèsti qu' éu mountavo e li groussié chivalas de soun fraire. Quand la troupo passè, la bloundo fiheto en se revirant, s' avisé que li bras dóu juvenome èron liga darrié soun esquino.

- Ai las! Se diguè alors à-n-elo meme, èstre presounié, e presounié d' un ome coume moun fraire! Oh paure, paure jouvènt!

E uno inmènso pieta s' espendiguè dins soun amo.

Aro, vesès coume s' endevènon li causo! A parti d' aquèu moumen, sènso se mai vèire, sènso jamai se parla, tóuti dous, lou paure presounié e la noble damisello s' amèron, se lou diguèron e se donèron sa fè. Coume an pou scu lou faire, es un mistèri. Es l' eterne mistèri de l' amour e de la jouinesso.

Lou chivalié Sarrasin, car n' èro un, fuguè embarra dins la mai founso presoun dóu castèu. Contro soun abitudò, lou castelan i' avié donna la vido, esperant uno bono rançoun. Mai lou tèms passavo, semana après semana, mes après mes, e rèn venié. Enfin, un jour que lou Baroun sourtié de soun castèu, diguè davans sa soureto.

- N' ai proun! Dins vue jour quouro tournarai, s' atrove ges de novo, penjaren lou maudit mescrechènt e jitaren soun cor i chin!

E tóuti sabien que ço qu'èro dit èro fa!

Poudès vous imagina ço que soufrigué la pauro chatouno. Ni quant vau ni quant costo, falié sauva la vido d'aquéu qu'elo amavo. Mai coume faire? la presoun avié lou ro pèr muraio, li porto èron bèn barrado, lou castèu bèn garda. Enfin, vaqui ço qu'elo avié imagina. Couneissié, e èro souleto à lou counèisse, aleva soun fraire que i'avié enseigna, que souto l'autar majour de la capello dóu castelas, moute, poudès lou crèire, messo jamai se cantavo, fasié l'intrado d'un estré passage taia dins lou ro. Aquéu passage, quouro virant à drecho, quouro à gauch, s'enfousant sèmpe que mai souto terro, aboutissié au founs de l'arèbro ensarriado que separavo lou mourre dóu castèu di mountagno vesino.

Dounc, à la vèio dóu jour que soun fraire devié tourna, que la vigilànci d'aquéli qu'èron resta pèr garda la plaço se fuguè un pau demenido, à jour fali, la damisello anè vèire lou clavaire de la presoun. Après forço bavardage, forço engano e forço bon vin, reüssiguè enfin à l'endourmi e à ié rauba si clau. Cresié, paureto, la partido gagnado.

Mai, moun brave moussu, regardas un pau ço qu'es lou foulige dis amoureux! Quand durbiguè la porto de la presoun ounte èro engabia soun bèu Sarrasin, e lou mené à l'intrado dóu passage souteiran, aquéu bedigas vouguè plus s'enana! Disié que, estre penja, vo viéure sènso elo, i'èro egau! Que se elo voulié sauva sa vido à-n-éu, falié que partiguèsson ensèn. Qu'acò èron si coundicioun e que falié pas ié reveni. E patatin e patatou!

De qu' aurias fa, vous lou demande, à la plaço de la vierginello? L'aurias leissa tua, soun bèu preferi?... E lou Baroun que poudié rintra à chasque moumen; lou clavaire se reviha.... Alors, elo, em' uno decisioun sènso retour:

- Vaqui ma man, diguè, e perden pas de tèms!

E tóuti dous dispareiguèron dins l'estré passage. Tout en courrènt, éu espinchè uno roso espingoulado sus lou jougne de la jouvènto. La prenguè, e jurant sus elo soun eterne amour, la rendeguè coume gage de soun sarramen, à-n-aquelo qu'avié tout sacrifiá pèr éu.

Deja sentien l'aire fres de l'en-foro. Encaro un pau, e saran sus la draiolo que meno dins la valado, liuen dóu castelas maudit.

Enfin, o joio supremo! vaqui la sourtido dins uno baumeto escoundudo darrié lis espèssi branco d'un gros bartas. D'un bound soun sus la draiolo. Vaqui lis estello, vaqui l'amour, vaqui la liberta! E tombant dins li bras l'un de l'autre demourèron ansin un moumen inmouBILE.

Uno man rudo se pauso sus l'espalo dóu chivalié Sarrasin. En un subre-saut éu se viro, e se vèi davans lou Baroun au mitan de sis ome. Res mutò. En un vira d'iue, lou paure jouvènt es liga emé de fòrti cordo, la damisello en espaimè, jitado à travès la sello d'un di cavalié, e tóuti, silencious, s'entournon au castèu.

Uno vo dos ouro plus tard, dins aquelo demoro de dóu, de plagnun e de rire ferous, lou Baroun segui de sa sorre que marchavo la tèsto clino, e d'un ome pourtant un sa de caus e d'óutis de massoun sus l'espalo, intrèron dins un pichot membre qu'avié servi pèr ié recata lou bos dóu service. Entrèron e barrèron la porto.

Ié restèron uno bono miech ouro. Entanterin, s'entendí dedins de cop de pico sus la muraio, de plour et de gème.... pièi d'uno bono passado, rèn. A la fin, lou Baroun emé lou massoun sourtiguèron, en leissant la porto entre-duberto, e s'enanèron. Quand li dous ome fuguèron aluncha, un jouine page, curious coume soun li page, d'aise-d'aise la durbiguè e passè lou lindau. I'avié res dedins! La chambro èro vuejo e noun se vesié qu'uno longo tacaduro de massounarié fresco sus uno de si paret. E la damisello? Ounte, diausse a poussu passa?

Eron vengu tres e sourtien que dous!

La memo niue, lou baroun emé tóuti si gènt au grand coumplèt, sourtié dóuu castèu, après i'agué mes lou fiò. Sènso se revira, sènso jita un darriè regard sus la tèsto saunouso dóu chivalié Sarrasin que pendoulavo au-dessus dóu pourtau, prenié la davalado, e tout s'esvaniguè dins la niue sournò. Dins gaire de tèms, éu e sis ome, toumbèron dins uno agacho e ié restèron tóuti. Pèr quant à la pauro vierginello, jamai degun n'a plus ausi parla.

Soulamen se dis que, de-niue, quouro lou Vent Terrau siblo à travès li bàrri desruna dóu vièi castelas... s'entènd que souspiro, se lagno e gemis.

Au mes d'avoust darrié, dins la valado que, venèn de parla, li rodo de ma biciéucleto soulevavon la pousse blanco long di lèio de ciprès.

- Veian ! S'anave en passant saluda ma vièio amigo? me diguère.

L'atrouvère coume au premié cop, assetado davans sa porto. Avié d'àutri debasset à la man, mai soun sourrire amistous èro sèmpre lou meme. Pareissié èstre countènto de noun se vèire óublidado. Em' aquelo gènto femo, qu'en tant jouino maugrat sis an, passère à la frescour dis ombro uno ouro deliciouso. En bono coumpagno, tubant de cigaleto e bevènt d'aigo fresco quand fai caud, lou tèms duro gaire. Fuguè lèu miejour e me fauguè m'enana. Or, coume erian à nous sarra li man e nous souveta touto meno de bòni causo, veguerian courre vers lou mas dous ome, que pareissien agué perdu la tèsto. Davalavon en boundissènt la draiolo arroucassido que descènd dóu castèu rouina, en brassejant, cridant, arpatejant coume s'èron fòu! Quand arribèron au mas, se jitèron pèr sòu souto lis aubre, e restèron un bon moumen sènso poudé parla. Ero dous jóuini pouèto, coume l'avèn sachu plus tard, que courrien li colo e li valengo à la recerco de rimo. Entre que fuguèron un brisoun revengu de soun afoulimen e qu'aguèron begu un cop de vin, nous racountèron ço que seguis:

En courrènt après la rimo, coume avèn dit, li dous pouèto s'atroubèron dins li rouino dóu castèu, que n'en couneissès l'istòri. Lou soulèu estènt aut, brulavo de tóuti si rai. Li baucos brounzido cremavon li pèd. De branco seco d'aubre mort, jasènt au sóu, se toursien souto la calour coume de serp vivènto, e li lesert meme, ausavon pas sourti de dessouto li tousco rabinado. Nòsti dous ami, lou sang bourdounejant is auriho, n'avièn proun. Mai quouro èron à mand de s'enana, subran s'aplantèron né. Au mitan de tout aquéu fiò, un fort parfum de roso embaumavo l'aire tremoulant à l'uscle dóu soulèu.

- De roso dins un liò parié! Ero pas de crèire!

En tafurnant d'eici, d'eila, arribèron davans un pan de muraio, que i'avié uno taco loungarudo de moussò sus sa paret. Aqui lou perfum èro que mai fort! Pausèron la man sus la moussò negro, la muraio dessouto èro mouisso! Que diantre poudié èstre acò?

Vite, vite, arrapèron si bastoun ferra, e zóu, à derruna li pèiro. N'en toumbèron uno, pièi uno autro, quand subran tout ço que èro souto la tacaduro s'abóusounè dóu cop! E que cresès que veguèron?

Dins uno espèci de nicho, se tenié dre un cors de femo. Li long ple d'uno raubo coulour de pússo, en toumbant à si pèd, moulavon si formo entre-secado. Dos treno d'uno cabeladuro d'or seguissien li countour de sis estrèchis espalo La pèu, que semblavo un vièi pergamin, tiblavo sus si pàuris os, entandi qu'entre si labro acebenchido brihavon li perlo de si pichòti dènt. Li bras se, 'mé li man jouncho, èron apiela sus la plaço ounte antan batié un cor, e si det mistoulin, que semblavon, pecaire, de brout de gavèu, tenien uno roso. Mai, o miracle, miracle espetaclous! la roso èro fresco, esbléugissènto de touto sa bèuta printaniero, qu'embaumavo tout à soun entour!

La tèsto d'aquéu cors de femo se clinavo vers elo, mentre que de gròssi lagremo, uno-à-cha-uno, lourdamen, lentamen, regulieramen, toumbavon sus la roso, de si grands iue mort.

Ivan Pranisnikoff

CIEL d'Oc

©2001